

VOYAGE À MONS LE DIMANCHE 12 MAI 1996

—
par J.P. RANGEON

MONS, capitale de la Province Belge du HAINAUT, en Wallonie, est une ville bien attachante à plus d'un égard :

- tout d'abord, à la fois éloignée et proche de nous, elle marque la limite Nord-Est du dialecte picard (certains disent "langue") expression la plus septentrionale de la langue d'oïl. Les consonnances picardes y sont très présentes, dans les enseignes (un restaurant porte le nom bien chaleureux de "NO MAISON") ou lors des nombreuses manifestations folkloriques.

- ensuite, elle se pare du titre de "CITÉ MILLÉNAIRE" et entretient avec grand soin son patrimoine historique ou plus récent, que nous évoquerons ci-après.

- enfin, la spontanéité et l'authenticité de l'accueil y sont remarquables. Pour preuve la relation de cette journée facilitée par les attaches familiales qu'y a notre Président.

Nous sommes accueillis à l'Office du Tourisme par le Conservateur, Monsieur Benoît VAN CAENEGEM, qui nous présente une Vidéo sur la ville et nous fait visiter ensuite ses parties historiques, en particulier le très bel Hôtel de Ville construit à partir de 1458 dans un style gothique assez vigoureux et relativement peu modifié aux XVIII^e et XIX^e siècles. Il constitue un ensemble médiéval tout à fait bien conservé dans la complexité de ses divers cours et bâtiments. Le fait qu'il ait été édifié pratiquement en même temps que la Collégiale illustre bien le dynamisme – sinon l'émulation – des différents acteurs communaux : Echevins, clergé et chanoines, peuple et fidèles, manants et riches. Puis suivirent la visite de la vieille ville, avec ses rues pentues et pavées, son beffroi, ses vieilles maisons, sa statue du "ROPIEUR",

gamin montois espiègle qui fait gicler ("SPITER") l'eau sur les passants et sa statuette-fétiche du "SINGE DU GRAND GARDE", porte-bonheur dont on caresse le crâne de la main gauche.

C'est alors que nous allons marquer une pause pour une autre fierté locale, LA GASTRONOMIE MONTOISE.

Mais tout d'abord, pourquoi ce titre de "CITÉ MILLÉNAIRE" ? Bien que fort probablement les troupes romaines y eurent établi un camp (CASTRI LOCUS, lieu du camp), cette butte de sable émergeant du plat pays marécageux ne fut réellement habitée qu'à la fondation d'une abbaye par Sainte Waudru. Mais écoutons une partie de son panégyrique que prononce chaque année le doyen de la Collégiale lors des grandioses fêtes de la Ducasse, organisées le dimanche de la Trinité à sa mémoire :

L'An de grâce 612, naquit à Coulsore, Waldetrude, fille de Walbert et de Bertille. Son père était intendant des domaines de Clothaire II. Sa mère l'éleva pieusement ainsi que sa sœur Aldegonde.

Donnée en mariage à Madelgaire, qu'on prénomma plus tard Vincent, elle mit au monde quatre enfants qui excellèrent tous dans la vie religieuse.

Après avoir assumé l'éducation de ses enfants, Waudru résolut de se retirer du monde pour mener une vie plus contemplative. Son mari l'y avait devancé, lui qui s'en était allé fonder un monastère à Hautmont, et plus tard à Soignies. Elle établit un moustier (monastère, du latin "monasterium") dédié à saint Pierre, ici même à Castrilocus, endroit boisé tout proche de la butte du château de Mons. Suivie par quelques compagnes, elle mena de longues années durant une vie de prière, de charité et de pénitence. L'an 688 de l'incarnation du Christ, elle rendit sa belle âme à Dieu.

Ses reliques furent conservées à Mons, dans l'église Saint-Pierre, ensuite dans l'église voisine de Notre-Dame, qui prit dès lors le

nom de Sainte-Waudru. Les foules du Hainaut vinrent au cours des siècles l'honorer et quêrir, auprès d'elle, guérison et protection.

Tant dans les édifices antérieurs que dans la collégiale gothique reconstruite au XV^e siècle ici-même, son corps fut élevé au-dessus de l'autel principal du chœur, cependant que le reliquaire précieux qui renfermait sa tête était souvent porté processionnellement dans la ville pour implorer la miséricorde divine par l'intercession de sainte Waudru.

Cette communauté religieuse devint à l'époque carolingienne un chapitre noble de CHANOINESSES, qui eut jusqu'à sa suppression à la Révolution une influence considérable sur la ville. Tout particulièrement, en 1449, il souhaite offrir à sa fondatrice une somptueuse église, qu'après de nombreux voyages en France et dans le Brabant, il choisit d'être de style gothique brabançon. L'architecte établit des plans ambitieux, prévoyant entre autres une tour d'une hauteur difficilement croyable de 190 m, en façade occidentale, mais qui ne fut jamais terminée. Par contre, les travaux commencés dès 1450 par le chœur se continuèrent jusqu'en 1686 sans déroger du plan initial, et on peut y déceler des réminiscences d'Amiens.

On peut y voir, outre le reliquaire de la sainte et d'intéressants vitraux, de nombreuses œuvres en albâtre du sculpteur montois Jacques DU BRÈUCQ, réalisées de 1535 à 1548.

NOTRE JOURNÉE PRÉSENTA ENCORE D'AUTRES FACETTES NON MOINS INTÉRESSANTES :

D'abord, au pied du parvis, dans l'immeuble occupé jadis par une banque, nous fûmes reçus par un collectionneur passionné et avisé, Monsieur François DUESBERG, qui présente une collection exceptionnelle de PENDULES DE CHEMINÉE à sujets exotiques très en vogue en cette période de découvertes et d'explorations, de 1775 à 1825. La plupart sortent d'ateliers parisiens. Non seulement ces pièces sont rares et en parfait état de restauration, mais en plus elles sont présentées dans

un environnement de porcelaines, orfèvreries et autres objets de même inspiration.

Est-il besoin de préciser que c'est un point commun de plus, puisque le château de LONG présente aussi de magnifiques pendules, mais dans un registre beaucoup plus large.

Et en point d'orgue à cette journée éclectique, le moment le plus touchant fut la VISITE DE LA MAISON DE Vincent VAN GOGH. Laissez-moi vous ébaucher brièvement ce que furent les jeunes années – sans doute les moins bien connues du public amateur d'art – de cet esprit tourmenté et torturé.

Né en Hollande où son père était pasteur, aîné d'une famille nombreuse, il est à seize ans employé dans le commerce de l'art. En effet, ses oncles étaient riches marchands de tableaux. Il est ainsi amené à résider à La Haye, à Bruxelles, à Londres, à Paris, c'était un parcours prometteur. Mais dépité par un amour déçu, à Londres, il éprouve une première crise morale.

Négligeant son travail, son mysticisme s'exalte au contact d'un collègue, l'anglais GLADWELL. Il devient alors répétiteur dans une institution privée en Angleterre et son exaltation mystique s'intensifie à tel point qu'il devient l'assistant d'un pasteur méthodiste. L'idée de devenir pasteur l'obsède et, revenu dans un emploi commercial, il peut grâce à ses oncles préparer l'entrée à l'école de théologie d'Amsterdam. Mais, malgré ses efforts certains, il n'est pas admis, et c'est un nouveau et dramatique dépit. Une école d'évangélistes de Bruxelles l'accepte alors et l'envoie dans le BORINAGE, ce pays minier entre Mons et Valenciennes. Il a alors 25 ans.

Il y découvre la grande misère de cette population laborieuse et en est ému au point de douter de sa foi. Il se veut pauvre parmi les pauvres, mineur avec les mineurs, s'adonnant à son apostolat sans relâche et vivant dans le plus grand dénuement. Prenant fait et cause pour ces ouvriers, il s'associe à leurs luttes sociales. Il est avant la lettre un prêtre-ouvrier, mais son action est mal comprise par

sa hiérarchie qui le rejette. Il commence alors une vie d'errance, de souffrance, de privations ; en proie au désespoir, il s'occupe alors en dessinant dans la petite chambre qu'il loue dans une modeste maison dans les marais, à CUESMES, au pied de la butte de Mons. Il y résidera d'août 1879 à octobre 1880. Et il commence à se confier à son frère cadet Théodore, qui lui a succédé chez le marchand d'art GOUPIL.

C'est donc dans cette maison, récemment restaurée et devenue musée, que va naître son avidité, sa boulimie de s'exprimer. Il n'utilise pas encore les pincesaux, se contentant des crayons, mais il est conscient de son manque de formation, et se tourmente de plus en plus.

C'est un aspect émouvant de cet artiste dont on est enclin à retenir plutôt les frasques ou la folie et à ne s'attacher qu'aux périodes lumineuses de ses séjours en Provence ou à Anvers-sur-Oise, près du Docteur Gachet.

Un dernier point à signaler, souhaitant que le lecteur voie naître le désir de mieux connaître cette cité, est qu'à quelques kilomètres se trouve le château d'Havré, demeure de princes DE CROUY (village de Crouy-St Pierre, rue Jean de Croÿ d'Amiens) et d'AIRAINES...

